



Texte de la chronique

## Un Kadich pour Imre Kertész

Par Nicolas Weill – avril 2016

Imre Kertész qui vient de mourir à Budapest, prix Nobel de littérature, survivant d'Auschwitz et de Buchenwald puis du camp satellite de Zeitz, a été un mal connu en France, sinon un mal-aimé, malgré l'effort de quelques uns et de son éditeur français Actes Sud.

Outre l'effet de l'incuriosité d'une certaine médiocratie littéraire hexagonale, il occupait dans la géographie des rescapés une place inassignable, entre l'universalisme prêté à Primo Levi et la nature marquée par la tradition juive d'Elie Wiesel. Son ironie restée intacte dans toute son œuvre romanesque (n'a-t-il pas écrit des comédies musicales dans la Hongrie d'après guerre), le fait que, reclus dans le monde communiste, le cours de sa célébrité n'a pas connu les rythmes de l'explosion de la mémoire de la Shoah à l'Ouest ; son amour maintenu intact pour la culture, la philosophie la musique et la langue allemande (il fut le traducteur en hongrois de Nietzsche entre autres) culture allemande qu'il refusait de rendre intégralement responsable du nazisme (à l'instar de Georges-Arthur Goldschmidt) ; le fait qu'il ait choisi d'aller vivre à Berlin presque une quinzaine d'années à partir de 2002, où dans le quartier de Charlottenbourg non loin de la rue Fasanenstrasse plus subtilement juive qu'Oranienbourstrasse avec sa synagogue ruinée aux bulbes dorées, il tenait son quartier général à l'hôtel Kempinski, jusqu'à ce qu'avec sa femme Magda il décide – parce qu'on y aurait été « mieux soigné » disait-il pour rire – de se réinstaller à Budapest où, malgré les quelques propos antimusulmans contenus dans son dernier ouvrage *Ultime auberge*, sans doute par provocation, il y tempêtait contre l'antisémitisme hongrois et le régime de Viktor Orban. Tout cela, a façonné une figure originale de survivant qui appelait « roman » ses textes les plus évidemment autobiographiques à commencer par son chef d'œuvre paru dans l'indifférence en Hongrie en 1975, *Être sans destin*, le récit de sa déportation.

Mais parce qu'il s'est considéré « sans destin » à partir de son arrestation de 1944 (il ne reverra jamais ses parents, disparus dans l'anéantissement du judaïsme hongrois), Imre Kertsz partage toutefois avec les autres grands témoins de la Shoah cette dualité qui, au fur et à mesure que la reconnaissance littéraire lui vient – excepté en son propre pays la Hongrie –, devient de plus en plus criante et contrastée entre l'homme qui vit, éventuellement comblé d'honneur et le survivant voué par essence à l'extermination par les nazis et dont les faits et gestes n'ont plus d'importance. Cet abîme douloureux, ce *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* pour reprendre son texte de 1995, est-il ce qui a poussé tant de témoins au suicide, comme Tadeus Borowski, Jean Améry, Paul Celan ou derechef Primo Levi ?

Ce qui distingue le style très particulier de Kertsz, c'est le ton prétendu de l'enfance ou de l'adolescence qu'il adopte, celles qui furent la sienne lorsqu'une partie de sa vie s'est arrêtée, et que l'autre sur un mode somnambulique ou humoristique. On retrouve des échos chez de l'inquiétant passivité poussée jusqu'à l'extrême des héros kafkaïens. Imre Kertesz raconte sa propre vie avec les yeux et le style d'un enfant qui serait né, selon la célèbre image de Nietzsche appliquée aux historiens, « avec les cheveux gris » : « Dans les camps comme dans la dictature, on rabaisse l'homme à un niveau infantin, m'a-t-il confié. Tout devient naturel, même ce qui ne l'est pas ». Il faisait remarquer que, dans un camp, tout se jouait dans les vingt premières minutes de l'arrivée et que l'acquis négatif de son expérience était selon lui la tragique capacité d'adaptation de l'homme à l'intolérable. Paradigmatique était pour lui le souvenir de ces Allemands de Weimar qui avaient vu huit années durant ce qui se passait à côté de chez eux, à Buchenwald, mais avaient refusé de *savoir*. Imre Kertesz a au contraire voulu obstinément s'occuper des conséquences d'Auschwitz, et c'est en cela qu'il se sentait juif et profondément concerné par le retour de l'antisémitisme. Il y a manifesté aussi une volonté de fer pour se réapproprier la culture européenne salie par le nazisme et la dictature communiste qui ont tant pesé sur son existence. Jusqu'au paradoxe quand il affirmait qu'une représentation en 1949 de la Walkyrie à l'opéra de Budapest avait déterminé sa vie ou que la lecture d'un des textes les plus ardues de Kant, *La Critique de la faculté de juger* lui avait redonné le goût de remettre le moi, le sujet écrasé par la grisaille totalitaire au centre du monde, de son monde spolié.

La mort de cet écrivain hors norme, nous annonce la venue d'un autre monde, un monde sans témoin et qui sait ? un monde sans mémoire ou qui hait le passé au point d'en rejeter les leçons, y compris celles de Kertesz. Il ne fera sans doute pas bon y vivre.

---

**Source:** Nicolas Weill